

M. Jules Ferry lui-même, à l'occasion de la mort du frère Néthelme, ne put s'empêcher de s'en faire l'écho ; il écrivit au comité des ambulances de la Presse : " Je vous suis reconnaissant de cette pieuse pensée d'associer l'administration municipale à l'hommage que vous rendez au digne et très courageux citoyen, en religion frère Néthelme, qui a payé de sa vie son dévouement pour les blessés. S'il y a des degrés dans l'héroïsme, les plus beaux sacrifices sont les plus obscurs, et le frère Néthelme a accompli le sien assurément sans espoir de gloire. C'est pour nous un devoir d'autant plus étroit de lui rendre les honneurs civiques auxquels il n'aspirait pas, mais qui témoigneront une fois de plus l'union intime de toutes les âmes françaises dans une seule foi et dans un seul amour, l'amour et la foi dans la patrie."

Les républicains ne veulent pas se souvenir des services rendus ; leur but à tout prix satisfait leur haine contre la religion.

— La République française fait entendre que la présence des aumôniers dans les lycées est une grave atteinte à la liberté des consciences.

Elle cherche à justifier à l'avance la mesure que l'on va prendre contre eux. Qu'on les expulse donc ; du moins les parents n'auront pas d'illusions sur l'enseignement de l'Etat.

— M. Paul Bert ne pouvait même plus supporter l'habit ecclésiastique. Il a imploré des Chambres l'autorisation de la supprimer.

Ce sera autant de fait, en attendant qu'on supprime d'une façon radicale le clergé, ainsi qu'on le demande la *Carmagnole, organe des rayonnées socialistes*.

— Nous n'aurons de paix, dit-elle, d'honneur, de liberté et de vertu en France, que le jour où nous en aurons chassé ou guillotiné le dernier cabotin. On ne compose pas avec ces gredins-là, on les éventre ou bien on leur coupe le cou ; c'est le seul argument possible avec eux."

— Un des derniers notes du fameux Paul Bert à été d'adresser aux vénérables chefs de nos diocèses, une circulaire pour leur défendre de s'absenter sans son autorisation. Et on fera traduire devant les tribunaux tout ecclésiastique " qui se permettra de censurer le pouvoir."

— Tous les ordres religieux seront sacrifiés, les uns après les autres. Et déjà même on organise la chasse contre les prêtres ; l'heure n'est pas loin où ils seront traqués comme des bêtes fauvées.

Les socialistes s'apprennent déjà à mettre en pratique leurs idées révolutionnaires. Ils déclarent hautement qu'ils veulent engager la lutte et s'y préparent. Ils viennent d'ouvrir une souscription pour avoir des cartouches.

La Révolution se démasque donc tout à fait : elle-même avoue que son dernier mot est la guerre fratricide, la guillotine.

Le " Comité exécutif révolutionnaire " de Marseille n'y va pas de main morte.

Il pense tout simplement que la constitution du nouveau cabinet doit donner le signal d'une révolte à main armée..... Rien que cela.

Voici en quels termes ce sage comité s'exprime par les placards dont il fait couvrir les murs de la ville.

Compagnons,

" N'est-il pas temps de commencer la lutte, lutte continuelle, acharnée, sans pitié, sans trêve ni merci ?

" N'est-ce pas un crime que de rester indifférents devant le spectacle atroce, infâme, qui se déroule sous nos yeux ?

Quelle confiance pourraient avoir les catholiques dans les hommes qui ont sacrifié la France à leur égoïsme, à leurs mesquins intérêts, à leur haine, et qui, ont amené la situation actuelle, dans l'espérance de l'exploiter à leur profit ?

Arrière ces perfides ! Ils sont jugés par leurs œuvres.

Ce qu'il faut à la France, c'est la monarchie légitime.

Entre eux et le petit-fils de saint Louis, qui pourrait hésiter ?

Le Roi est la tradition nationale, il est le droit, il est la justice, il est la liberté, il est l'honneur.

SOCIÉTÉS SECRÈTES.

(Suite.)

— Ceux parmi les historiens sectaires qui contestent cette première origine, en ont inventé une autre.

Je laisse parler un de ces auteurs : Nous reconnaissons pour fondateur de la maçonnerie symbolique, Hiram ou Adon-Hiram, que l'historien Josephe appelle Adoram, architecte du temple de Salomon. On a raconté son histoire avec quelques variantes. Des savants ont écrit qu'il s'agissait là de Hiram, roi de Tyr, qui fit alliance avec Salomon et lui fut d'un grand secours pour la construction du temple de Jérusalem. Mais nous avons nos archives ;

le vénérable Hiram était un artiste éminemment distingué, fils d'un Tyrien et d'une femme de la tribu de Nephtali. Il est nommé dans le quatrième livre des Rois.

Salomon le fit venir pour diriger les travaux du Temple. Il voulut montrer incontinent son habileté ; il construisit devant le portique deux merveilleuses colonnes de cuivre, qui avaient chacune vingt-sept pieds de haut et six pieds de diamètre ; il donna à l'une le nom de *Jakin*, à l'autre le nom de *Booz*. On payait les apprentis autour de la première, et les compagnons autour de la seconde.

Adon-Hiram avait sous ses ordres un nombre immense d'ouvriers ; soixante-dix mille apprentis, quatre-vingt mille compagnons et trois mille trois cents maîtres.

Ayant la direction de tout le personnel et ne pouvant connaître chaque individu par son nom, Hiram, pour ne pas être exposé à payer l'apprenti comme le compagnon et le compagnon comme le maître, convint avec les maîtres de mots secrets, de signes et d'atouchements qui devaient servir à les distinguer de leurs subalternes. Il donna pareillement aux compagnons des signes de reconnaissance qui n'étaient pas connus des apprentis, et aux apprentis des mots et des signes qui les discernaient des profanes, étrangers au bâtiment.

Tout cela ce fit dans un ordre si admirable, que Salomon en fut charmé et qu'il voulut être affilié lui-même à la confrérie des travailleurs.

Trois compagnons, peu satisfaits de leur paie, formèrent le dessein d'exiger d'Hiram le mot de passe des maîtres. Ils cherchèrent l'occasion de le rencontrer seul, résolus à obtenir de gré ou de force ce qu'ils voulaient.

Vous me direz : C'étaient de mauvais frères.— Il y en a partout.

Un soir ils attendirent l'honnête Hiram dans le temple ; ils se cachèrent, l'un à la porte du nord, l'autre à la porte du midi, le troisième à la porte de l'orient. Hiram étant entré seul par la porte de l'occident, après qu'il eut fait sa ronde, voulut sortir par la porte du midi. Le compagnon qui l'entendait lui demanda le mot de maître, en levant sur lui le marteau qu'il tenait à la main. Hiram lui dit que le mot de maître ne s'obtenait pas de cette manière. Aussitôt le compagnon lui porta sur la tête un coup de marteau.

Ce coup n'ayant pas été assez violent pour le renverser, le grand-maître, s'enfuit vers la porte du nord, où il trouva le second compagnon qui lui en fit autant. Quoique fort blessé, il tenta de sortir alors par la porte de l'orient ; le troisième compagnon, après lui avoir adressé la même demande que les deux premiers, acheva de l'assommer.

Les trois meurtriers s'étant rapprochés, cachèrent le corps sanglant ; et quand la nuit fut devenue sombre, ils le transportèrent sur une montagne voisine, où ils l'enterrèrent. Afin de reconnaître l'endroit, ils plantèrent une branche d'acacia sur la fosse. D'où est venue la question maçonnique : *Connaissez-vous l'acacia ?*

L'acacia m'est connu.

Salomon, ayant été sept jours sans voir Adon Hiram, ordonna à neuf maîtres de le chercher.

Les neuf maîtres obéirent. A la suite de longues et vaines perquisitions, trois d'entre eux, qui se trouvaient un peu fatigués, s'étant assis près de l'endroit où le grand artiste avait été enterré, l'un des trois arracha machinalement la branche d'acacia. Il reconnut que la terre en ce lieu-là avait été remuée depuis peu, il fouilla avec sa truelle et découvrit le corps d'Hiram. Il appela aussitôt les autres maîtres, qui examinèrent les plaies et soupçonnèrent les compagnons d'avoir commis le crime. Dans la pensée que peut-être ils avaient tiré du défunt le mot maître, qui était *Jehovah*, ils le changèrent sur-le-champ en un autre, lequel signifiait le *corps est corrompu*, il allèrent rendre compte à Salomon de l'aventure.

Ce prince, touché douloureusement, fit transporter le